

Le magazine du campus ● de l'UNIL | le savoir vivant |

l'uniscope

CAMPUS

**Dix ans d'Unipoly:
cheminement d'une
association verte**
(p. 15)

SAVOIRS

**Le latin rattrape
la moitié des nouveaux
arrivants en lettres**
(p. 17)

A la rencontre d'une infirmière universitaire

Kétia Alexandre compte parmi les premières infirmières à avoir obtenu un Master en soins infirmiers en juin 2012. Dans la pratique, que signifie ce titre pour les équipes de soins et les patients? Reportage à la policlinique médicale de Lausanne (p. 4-6).

2 Espresso

Image du mois

L'UNIL ET L'EPFL ont relancé une opération de communication adressée aux logeurs potentiels. Objectif: inciter les particuliers à publier des offres de logement sur la plateforme www.unil-epfl-logement.ch.

Petite astuce

POUR STOCKER LES DONNÉES de ses travaux importants sans craindre une panne de disque dur, le Centre informatique propose le service Docunil. Il permet de sauvegarder 1Go de données, hébergées sur un disque réseau. On peut s'y connecter depuis l'université mais aussi depuis l'extérieur, à travers le portail Myunil.
> www.unil.ch/ci

Entendu sur le campus

«Moi, en soirée, les photos, les films, tout ça, je le fais jamais. Tu sais jamais où ça finit, sur internet ou ailleurs.»

Lu dans la presse

«**EN SUISSE, ON CONSTATE** que toujours plus de femmes accèdent au pouvoir politique. Et en même temps, d'autres catégories de femmes, comme les migrantes, subiront un mécanisme de déqualification. Nous cherchons à étudier ces deux réalités en même temps à travers un seul outil d'analyse.» Nicky Le Feuvre directrice de l'Institut des sciences sociales à l'UNIL, *Le Temps*, 29 août.



Edito

de Francine Zambano
rédactrice en chef

Les premiers diplômés d'une toute nouvelle filière de formation, ça se fête. Et ça vaut largement un dossier spécial à lire en page 4 de *l'uniscope*. Une de nos rédactrices a suivi, dans les couloirs de la PMU, Kétia Alexandre, qui vient d'obtenir son Master

en sciences infirmières. A 35 ans, la Canadienne évoque son parcours, l'évolution de son métier, ses aspirations. Grâce à elle et à d'autres intervenants, *l'uniscope* répond en outre à une question que certains se posent: ça sert à quoi, un Master en sciences infirmières?

Et la cuisine moléculaire? Rassurez-vous, aucun rapport entre les deux sujets, en dehors de leur actualité. Un trio formé de l'anthropologue Daniela Cerqui, du chimiste Jacques Mauel et du chef étoilé Carlo Crisci animera en effet le 17 septembre un cours public intitulé «La

science en amuse-bouche» (page 7), organisé dans le cadre de la Semaine du goût. Réactions chimiques des aliments, notre rapport à l'alimentation, l'imagination sans borne d'un *Master Chief*: c'est de l'alchimie!

Place ensuite à de la déconfiture. Celle du système financier, donc. Il en est largement question en pages 10 et 11, dans une rencontre avec Michael Rockinger, professeur HEC qui ne mâche ni ses mots, ni ses critiques envers la planète finance. La planète durabilité, elle, se porte bien. Unipoly, l'association qui la défend vertement, fête

Campus plus



LES RENCONTRES DE L'UNIL dédiées à la durabilité sont de retour! Cet automne, les Midis Campus plus proposent sept rendez-vous autour du thème de l'alimentation, agrémentés de petites dégustations. Rendez-vous à l'Anthropos Café (bâtiment Amphipôle) à 12h15 deux fois par mois. La première rencontre, le jeudi 4 octobre, sera dédiée au marché de l'UNIL, avec les associations Unipoly, FAE et les marchands. Ce qui inaugure

une autre nouveauté automnale: désormais, le marché aura lieu tous les jeudis devant l'Amphipôle, en plus des mardis devant l'Internef! www.unil.ch/campus-plus

Le chiffre

5 TONNES, C'EST LE POIDS DE LA SONDE ionique CAMECA 1280 HR, qui est arrivée mardi 21 août pour être installée dans le nouveau bâtiment Géopolis. Cet équipement, appelé aussi SwissSims, est unique en Suisse. Les applications possibles de cet appareil complexe vont de la minéralogie à la biologie en passant par la médecine et les sciences de l'environnement.

Les uns les autres

Professeure FNS à l'École des sciences criminelles depuis 2010, **Céline Weyermann** a reçu cet été le Emerging Forensic Scientist Award, prix européen décerné à un jeune scientifique pour l'excellence de

ses dix ans (lire en page 15) en organisant début octobre moult événements sur le campus: nettoyage de rivières, concerts, cuisine écolo... Et ensuite une question: les étudiants sont-ils en train de perdre leur latin? Réponse page 17.

Enfin, retrouvez en pages 20 et 21 une interview de Marianne Huguenin. La syndic de Renens souhaiterait voir davantage d'étudiants déambuler, s'amuser, se cultiver dans l'Ouest lausannois. Oui, mais comment les attirer? Et les retenir? A suivre.

ses recherches dans le domaine des sciences

forensiques. La chercheuse a obtenu en 2000 son Master en Science forensique à la Faculté de droit et des sciences criminelles. Elle s'est ensuite rendue en Allemagne (Justus-Liebig Universität Giessen) pour y effectuer son Doctorat en Science forensique, en collaboration avec le bureau fédéral d'investigation à Wiesbaden. A l'UNIL, elle poursuit divers projets de recherche sur la datation, le vieillissement des traces ainsi que sur l'analyse des encres, des traces digitales et des résidus de tir.



Terra academica

QUELLES SONT LES DIFFÉRENCES ET LES SIMILITUDES

entre l'italophobie des années 70 et l'islamophobie des années 2000? Le discours sur les étrangers dans les médias romands a-t-il changé? Pour y répondre, Anaid Lindemann a épluché, dans un mémoire de master en sociologie des religions, cinq quotidiens romands: *Le Matin*, *Le Temps* et leurs ancêtres, *La Tribune de Lausanne*, *La Gazette de Lausanne* et *Le Journal de Genève*. Ses conclusions: la religion est un marqueur de différence souvent employé en 2004, ce qui n'était pas le cas en 1970. Les attitudes entretenues par les médias envers les musulmans sont aujourd'hui plus négatives qu'envers les autres étrangers, même si une autre figure de l'altérité est omniprésente: les personnes originaires d'ex-Yougoslavie. Quant à 1970, les immigrants espagnols étaient tout aussi stigmatisés que les italiens.



BRÈVES



RENCONTREZ DEUX SPORTIFS ENGAGÉS AUX JO!

Irene Pusterla (athlétisme) et Augustin Maillefer (saut en longueur), tous deux étudiants en SSP à l'UNIL, ont vaillamment défendu les couleurs helvétiques lors des JO de Londres. Venez les rencontrer et les interroger sur cette extraordinaire expérience dont rêve tout sportif! Découvrez en prime tous les recoins du nouveau Centre sport et santé (CSS) lors d'une visite guidée, puis réseautez en toute convivialité autour d'un apéritif. Quand: 10 octobre à 19h. Inscription obligatoire: www.unil.ch/alumnil

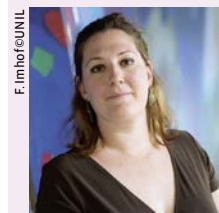
LA VIE EST UN ROMAN

Etudiant à la Faculté des lettres, Quentin Mouron signe un deuxième roman intitulé *Notre-Dame-de-la-Merci*, chez l'éditeur Olivier Morattel, confirmant son talent pour les formules poétiques, son sens du raccourci qui condense une vie en quelques images, son goût pour les figures de perdants. On le retrouve volontiers dans ce bref récit à trois personnages qui se haïssent ou s'aiment sans retour. Autour d'eux, l'auteur ne néglige pas les figurants, par exemple un jeune drogué à propos duquel il écrit: «Il n'ose plus regarder le ciel. Les anges le narguent d'en haut». Sans oublier un narrateur en observateur bienveillant mais impuissant des chagrins d'ici-bas.



MALTRAITANCE

Dans le canton de Vaud, depuis 2004, les personnes qui travaillent avec des mineurs ont l'obligation de signaler les cas de maltraitance aux autorités. Chercheuse à l'Observatoire de la maltraitance envers les enfants, à l'UNIL, **Natalie Brioschi** cosigne une série d'articles sur les premiers professionnels concernés: enseignants, soignants, pédiatres, éducateurs. Les articles ont été publiés dans des revues, à l'instar du périodique romand *L'Éducateur*.



Un master en sciences infirmières : pour quoi faire ?

Les premiers titres de Master en sciences infirmières ont été décernés conjointement par l'UNIL et la HES-SO en juin dernier. Kétia Alexandre, infirmière spécialisée en diabétologie et récemment diplômée, nous ouvre les portes de la policlinique médicale universitaire pour parler de sa pratique.

Sophie Badoux

Dans les couloirs de lino bleu de la policlinique médicale universitaire de Lausanne, tout est calme en ce vendredi matin de juillet. Au grand étonnement du visiteur, il ne règne pas une forte odeur d'hôpital. C'est qu'ici, à l'unité de diabétologie de la PMU, les patients ont des rendez-vous en ambulatoire et n'y sont pas hospitalisés. L'ambiance est toute différente des couloirs du CHUV, dont les bâtiments sont pourtant situés à deux pas. Avant de démarrer la journée de consultations, on se retrouve dans la petite cafétéria du personnel aux chaises plastiques multicolores où Kétia Alexandre raconte son parcours. Infirmière depuis 1997, elle a effectué sa formation de base à Montréal avant de venir en Suisse il y a plus de dix ans, où elle se spécialise alors en diabétologie. Au détour de certaines phrases, on perçoit encore un reste d'accent québécois. « Au cours de mon parcours professionnel, j'ai toujours eu à cœur de me former et de faire progresser mon métier d'infirmière. »

Compétences reconnues

Kétia s'engage dans plusieurs formations continues avant de s'inscrire en 2009 au Master en sciences infirmières, titre qui lui permet enfin de faire reconnaître ses compétences au-delà des frontières nationales. Les formations postgrade et les spécialisations cliniques souffrent en effet d'un déficit de reconnaissance rien qu'au niveau intercantonal. « Une formation continue au CHUV n'est parfois pas reconnue en Suisse allemande », explique Kétia. Toujours souriante, la jeune femme de 35 ans ne tarit pas sur sa façon de prendre soin des patients et sur l'importance d'une réflexion sur le rôle de l'infirmière au sein du système de santé. Puis son bipeur vibre. La première patiente de la journée est arrivée. Il est temps d'entrer dans l'univers d'une infirmière universitaire.



Originaire du Québec, Kétia Alexandre est venue exercer sa profession d'infirmière en Suisse il y a plus de dix ans. F. Imhof/UNIL



Kétia Alexandre prône l'empathie et la rigueur. F.lmhof@UNIL

Assise sur le petit tabouret du box de consultation no 6 avec un dossier médical étalé sur le bureau devant elle, Kétia invite un couple à lui expliquer sa situation. La femme, enceinte de sept mois, vient d'apprendre qu'elle a développé un diabète gestationnel. Elle semble stressée, mal à l'aise. La première préoccupation de l'infirmière sera de rassurer sa patiente, de comprendre son contexte social et familial afin de planifier avec elle la suite à prévoir pour stabiliser son état. Tout d'abord, définition du diabète gestationnel et de ses conséquences. Il s'agit de ne pas culpabiliser la patiente tout en lui faisant comprendre que l'alimentation ou le peu de mouvement sont des facteurs de risque. « Bien sûr, on n'est pas dans l'armée, plaisante Kétia. On peut manger ce qui nous fait plaisir mais dans des quantités raisonnables ». Si le diabète développé pendant une grossesse disparaît normalement après l'accouchement, faire passer un message de prévention et de promotion de la santé reste ici primordial.

Le bipheur vibre à nouveau. Mais elle n'y prête pas attention et garde son regard tourné vers la jeune femme. « Je vais maintenant vous apprendre à vous piquer le doigt pour analyser votre sang avec une petite machine qui permet de vérifier le taux de sucre. » Là encore psychologie et empathie sont de circonstance. Une explication réussie signifie que la patiente contrôlera régulièrement et correctement sa glycémie, un plus énorme pour la suite du traitement, et qui permet aussi une réduction des complications pour la mère et l'enfant à l'accouchement. C'est précisément le rôle de l'infirmière, et non du médecin, d'enseigner aux patients à gérer leur maladie. Kétia explique comment manipuler les outils mais laisse faire la jeune femme qui semble toujours anxieuse. Cependant, la praticienne a le don de détendre l'atmosphère, comme lorsqu'elle déchire vivement le carton d'emballage de l'appareil qui ne veut pas céder, ce qui fait enfin esquissier un sourire à la jeune femme en face d'elle.

UN MASTER POUR CHANGER DE VISION

La société dans son ensemble ne retient souvent qu'une image stéréotypée du métier d'infirmière, se résumant à soigner des plaies, donner des médicaments et faire des piqûres. Pourtant, bien loin de cette caricature, les gestes techniques de l'infirmière ne constituent pas son savoir unique et essentiel. Tout en effectuant des soins techniques, l'infirmière est constamment en train d'analyser et d'identifier les besoins médicaux, psychologiques et contextuels du patient pendant l'hospitalisation et lors du retour à domicile. La discipline infirmière a des savoirs propres comprenant par exemple la prévention des infections, le conseil et l'accompagnement du patient et de son entourage dans la gestion de la maladie, avec tous les impacts que cela suppose dans le quotidien. « Lorsqu'un médecin prescrit une trachéotomie, il fait le diagnostic et sait quels résultats il veut obtenir, mais c'est l'infirmière qui sait en prendre soin et expliquer au patient comment la gérer », explique Diane Morin. Ces compétences font déjà partie de l'enseignement dispensé au niveau bachelor, mais c'est lors du master que les professionnels apprennent à réfléchir sur leur pratique en prenant un certain recul, grâce notamment à la littérature scientifique à laquelle ils sont confrontés. Pour s'y inscrire, les candidats doivent détenir un bachelor et disposer d'une expérience professionnelle de deux ans minimum. Il ne s'agit alors pas d'apprendre de nouvelles techniques de soins ou de nouveaux gestes complexes mais « d'acquérir un regard critique sur sa manière d'exercer, de développer des capacités d'analyse de situations cliniques complexes et d'apprendre à transférer des compétences scientifiques vers la pratique en s'initiant à la recherche en sciences infirmières », continue la directrice de l'Institut universitaire de formation et de recherche en soins qui chapeaute le Master en sciences infirmières. Mais contrairement au doctorat qui permet la création de nouveaux savoirs, le master reste encore très axé sur la clinique.

Cette étape de réflexion permet de faire progresser la pratique des soins et de l'adapter aux besoins du système de santé en constante évolution. Les maladies chroniques, comme le diabète, sont en augmentation dans nos sociétés du fait de modes de vie toujours plus sédentaires. Selon les estimations de l'OMS au niveau mondial, 80 % des prestations de soins seront fournies à l'avenir à des personnes souffrant de maladies chroniques. Et grâce au développement des technologies médicales qui permettent un allongement de la durée de vie, il faudra apprendre aux gens à vivre avec des maladies chroniques de plus en plus longtemps.

Cette démarche illustre plusieurs aspects d'une pratique infirmière avancée. Explorer la perspective de la patiente nécessite une approche systématique, c'est-à-dire une compréhension profonde non seulement des enjeux liés à la maladie et sa prise en charge mais également du vécu de la situation par la patiente. « Le master m'a donné des outils pour affiner mon jugement clinique. Tout l'intérêt était d'étudier les différentes théories des sciences infirmières mais aussi leurs implications pratiques », précise Kétia par la suite.

« Le master m'a donné des outils pour affiner mon jugement ».

Un rôle de coordination entre les professionnels de la santé

Les infirmières formées au niveau master doivent aussi faire preuve de leadership et être capables d'interdisciplinarité. En effet, une tâche de coordination entre les professionnels de santé incombe aussi à l'infirmière, qui doit toujours garder une vision globale de la

prise en charge du patient. « La médecine moderne a éclaté les prestations entre différents spécialistes. Grâce à sa vision d'ensemble, l'infirmière peut aider le patient à travers ce parcours du combattant », commente Marc Egli, un des médecins de l'unité présent ce matin-là. Même si le rôle de l'infirmière se développe, ce sont effectivement toujours les médecins qui posent le diagnostic et peuvent faire les prescriptions. Kétia doit

d'ailleurs quitter un instant la consultation de la jeune femme enceinte pour aller « attraper un médecin dans les couloirs » afin de lui demander une ordonnance pour du matériel médical. « C'est parfois assez ennuyant de ne pas pouvoir faire de prescriptions soi-même, surtout lorsqu'il s'agit seulement de matériel comme des lancettes ou des bandes de gaze », confie-t-elle.

Les choses sont en passe de changer grâce notamment à une initiative parlementaire, acceptée en avril dernier par les commissions

6 Actualités

du Conseil national puis du Conseil des Etats, qui souhaite modifier la LAMal pour permettre aux infirmières d'agir de manière autonome – sans mandat médical – dans les situations qui relèvent spécifiquement des soins infirmiers. Ceci pour assurer la qualité et l'économicité des soins. La proposition de loi est en cours d'élaboration. Un premier pas pour que les soins infirmiers se détachent de cette image de profession subordonnée à la médecine.

Dans un domaine marqué par la pénurie de personnel, cette évolution, comme la mise sur pied du cursus de formation complet au niveau académique, permet également de renforcer l'attractivité de la profession pour laquelle les jeunes peuvent imaginer faire carrière. Rencontrée quelques jours plus tôt, Diane Morin, directrice de l'Institut universitaire de formation et de recherche en soins, fait remarquer que le nombre de demandes d'inscription au bachelor est en augmentation (+ 40 % entre 2006 et 2011) depuis l'ouverture du master et du doctorat. Mais la Suisse romande doit fortement lutter pour développer et conserver une formation en soins infirmiers de niveau universitaire alors que la Suisse alémanique mise sur l'apprentissage et les écoles supérieures (trois ans d'études). Celles-ci forment 90 % des étudiants suisses



Spécialiste en diabétologie, l'infirmière apprend à ses patients à mesurer leur taux de sucre. F. Imhof@UNIL

alémaniques contre 10 % en HES (quatre ans d'études). La Suisse romande a, elle, fait le choix de former l'ensemble de ses étudiants au niveau HES, avec la volonté de s'aligner sur les préconisations internationales.

Un impact sur la qualité des soins

La mise en place du master, c'est aussi des résultats concrets au niveau de la santé des patients. Selon plusieurs études, lorsque le nombre d'infirmières de formation académique augmente de 10 % dans une institution, les risques de complications ou de mortalité chez le patient diminuent de 5 %.

Qu'en pensent les principaux intéressés ? En interrogeant plusieurs patients à l'unité de diabétologie, il ressort rapidement qu'il est difficile pour eux de se rendre compte de ce qu'implique un titre de master pour une infirmière. Les patients se disent cependant très satisfaits qu'on investisse dans la formation du personnel soignant. « Cela me rassure de savoir que l'infirmière que j'ai en face de moi a été formée au plus haut niveau », déclare un patient diabétique venu consulter ce matin-là.

Et l'avis des collègues de Kétia ? « C'est extrêmement précieux d'avoir une formation académique complète pour les soins infirmiers, mais ce n'est qu'un début, commente le Dr Marc Egli. Il faut également une évolution des mentalités pour permettre le développement des collaborations interprofession-

nelles. » Pendant la pause de midi, à la cafétéria bondée du CHUV, les langues se délient. « Le problème c'est que les infirmières sont désormais mieux formées mais sont toujours très mal rémunérées comparé aux médecins », analyse Marc Egli. « Et un travail qui n'est pas payé à sa juste valeur est forcément dévalorisé », rebondit une collègue de Kétia. Investir dans la formation de haut niveau est une étape essentielle pour le développement et l'amélioration du système de soins. Mais à l'avenir, pour que les jeunes choisissent une formation académique dans les professions de la santé, il s'agira également d'investir dans les conditions de travail.

Suite à l'obtention de son diplôme de master, Kétia a tout de même reçu une promotion. Plusieurs études anglo-saxonnes montrent que la réduction des coûts de la santé ne devrait pas tabler sur une économie de moyens au niveau de la formation du personnel, car mieux préparé, il permet en réalité une dimi-

ntion des coûts sur le long terme. Du fait de l'augmentation de la qualité des soins et de la sécurité des patients, les hospitalisations sont,

par exemple, de moins longue durée. Outre les coûts, lorsqu'on avance l'argumentation d'une académisation à outrance de la profession, Diane Morin répond promptement : « C'est le langage d'hier de dire que les infirmières ne sont que de petites mains et ne doivent pas trop réfléchir. Heureusement les dinosaures qui proposent ces réflexions sont en voie d'extinction. »

« Les infirmières sont désormais mieux formées mais toujours très mal rémunérées. »

UNE FORMATION ENCORE JEUNE

En septembre 2012, 29 nouveaux étudiants formeront la quatrième volée du Master en sciences infirmières. Un effectif en hausse pour la plus grande satisfaction de la vingtaine d'enseignants et chercheurs qui interviennent dans la formation. A Lausanne, différents domaines de spécialisation, pressentis comme les axes clés des questions de santé de demain, s'offrent aux étudiants : vieillissement de la population, santé mentale et situations critiques de soins. Si le jeune institut universitaire, fondé en 2007, est désormais bien établi à l'UNIL, des défis de mobilité et de recherche l'attendent. Offrir la possibilité aux étudiants d'étudier à l'étranger, développer une plateforme de recherche d'envergure internationale d'ici cinq à huit ans et trouver des fonds pour la subventionner sont les chevaux de bataille de Diane Morin. La professeure d'origine canadienne se dit toutefois sereine : « La Suisse est un des pays les plus avancés d'Europe en ce qui concerne les sciences infirmières. »

Un trio qui a du goût

Quel est notre rapport à l'alimentation? Quel est le lien entre la cuisine moléculaire et la chimie? Une anthropologue, Daniela Cerqui et un biochimiste, Jacques Mauel, traiteront ces thèmes en commentant les recettes de Carlo Crisci.

FRANCINE ZAMBANO

La recette d'un événement alléchant? Prenez Carlo Crisci, *Master Chief* en cuisine moléculaire, donnez-lui herbes, produits frais et installez-le en... cuisine. Filmez ses mains, assaisonnez ses plats d'explications biochimiques de Jacques Mauel et de développements anthropologiques de Daniela Cerqui. Et vous obtenez « La science en amuse-bouche », soirée grand public organisée le 17 septembre dans le cadre de « Autrement dit, les Cours publics de l'UNIL », qui s'installe au cœur de la Semaine du goût (Lausanne, du 13 au 23 septembre).

« La collaboration avec Carlo Crisci dure depuis plusieurs années, explique Julien Goumaz, de l'Interface sciences-société et organisateur du Cours public en coopération avec la Ville de Lausanne. La cuisine est un vecteur amusant pour faire passer des connaissances de base en chimie et en biochimie, qui elles sont amenées par le professeur Jacques Mauel. » Celui-ci se réjouit de reproduire l'exercice à la salle Paderewski de Montbenon. « J'essaie de trouver une illustration biochimique aux plats que prépare Carlo Crisci », dit-il. En fait, le terme de cuisine moléculaire recouvre l'étude des réactions chimiques se produisant lors de la transformation des aliments par la cuisson et la préparation culinaire. « C'est amusant, cette cuisine. Ce qui me plaît, c'est le côté ludique. Carlo Crisci fait preuve d'énormément d'imagination dans la préparation et présentation de ses plats. On se demande toujours ce qu'il va inventer. »

Compléments alimentaires

Le thème de l'alimentation est aussi une boîte de Pandore en sociologie. Un terrain de recherche universel en même temps porteur de grande diversité, au même titre que le langage. Pour Daniela Cerqui, maître d'enseignement et de recherche à l'Institut des sciences sociales, rejoindre Crisci et Mauel est très motivant. Son rôle consistera à évoquer les aspects culturels de l'alimentation, de son lien avec la représentation du corps-machine dans notre société. « D'un côté, on trouve aux Etats-



Daniela Cerqui évoquera les aspects culturels de l'alimentation. F.Imhof@UNIL

Unis, par exemple, de grands magasins qui proposent des pots de compléments alimentaires, explique l'anthropologue. C'est une forte tendance, on va dans cette direction et, d'un autre côté, on organise une Semaine du goût avec retour au terroir et au... goût, donc. »

Où se situe la cuisine moléculaire dans cette réflexion? Daniela Cerqui la compare à ce que fait l'homme en génétique. Une illustration de ce vers quoi tend notre société, soit le toujours plus petit. « Par la cuisine moléculaire, on va concrétiser la logique qui veut qu'une personne ne mange que des choses pondérées. C'est un peu le choc des cultures, on utilise les moyens de cette société dont la logique serait qu'on ne mangerait plus que de petites capsules. » La cuisine moléculaire est héritée de cette science mais utilisée pour le plaisir du palais. Un contraste intéressant, selon Daniela Cerqui, qui voit dans cette rencontre une leçon d'espoir. La maîtrise de

l'alimentation à l'échelle de la molécule ne conduira pas forcément à une perte des traditions. Mais en même temps cette cuisine a un coût. Ne va-t-on pas vers une gastronomie à deux vitesses? « Finalement la tendance est déjà là », conclut l'anthropologue.

« Autrement dit, les Cours publics de l'UNIL, la science en amuse-bouche »,
lundi 17 septembre 2012 dès 18h
 Casino de Montbenon, salle Paderewski

➤ www.unil.ch/autrementdit



www.unil.ch/magellan

faites le point sur vos compétences numériques et informationnelles

Magellan vous accompagne pour évaluer vos compétences en technologies numériques et dans l'utilisation efficace des informations. Faites le test en ligne et choisissez la formation dont vous avez besoin pour vous aider à mieux réussir vos études. **Dans l'océan des sources sur internet, peut-on se contenter de ce que l'on croit savoir ?**

BIBLIOTHÈQUE
CANTONALE ET
UNIVERSITAIRE
BCU LAUSANNE



Unil
UNIL | Université de Lausanne
Magellan

Au cœur de l'Arizona, l'ASU mise sur l'ouverture. Installée à Phoenix, c'est l'une des plus grandes universités américaines. Récit d'un voyage d'été à l'UNIL.

L'Arizona State University voit du pays

Nadine Richon

Autour de la professeure Alexandra Brewis, une vingtaine d'étudiants ont envahi le campus pour un été, en provenance de Phoenix Arizona. Leur mission, soutenue par le service des relations internationales de l'UNIL: suivre des cours donnés par quelques représentants des sciences sociales et politiques, des géosciences et environnement et de biologie-médecine pour s'imprégner de notre culture politique – avec immersion participante à Berne, Genève, sur nos monts, nos lacs, fête du 1er août en prime – et de nos pratiques en matière de santé et d'environnement.

Alexandra Brewis dirige à l'ASU la School of Human Evolution and Social Change; elle organise ce genre de sortie à l'étranger pour offrir à ses étudiants, peu exposés au multiculturalisme, « une occasion de se penser citoyens du monde ». Cette école d'été doit permettre de tisser des liens durables avec l'UNIL, pour réitérer l'expérience l'an prochain et initier des recherches en commun. Les scientifiques de l'ASU sont ouverts à de nouvelles collaborations internationales, mais déjà très sollicités. Leur institution fait partie du top 100 des universités mondiales et son expansion fulgurante s'est réalisée en une décennie, sous l'impulsion d'un hyperprésident dynamique et politique, Michael Crow. Sur deux axes, selon Sander van der Leeuw, doyen de la School of Sustainability: d'une part l'interdisciplinarité, car « la science disciplinaire touche à sa fin » – archéologue, il s'intéresse aux communautés actuelles ou aux Mayas, par exemple, sous l'angle des dynamiques sociétales, technologiques, environnementales et climatiques – et d'autre part l'accueil des étudiants, car « les universités américaines se vantent d'être très sélectives, or nous voulons plutôt admettre un grand nombre d'étudiants et nous vanter de l'éducation que nous pouvons leur donner ».

Trouver des solutions

L'ASU dépense 500 millions de dollars par année pour les bourses. Elle a augmenté ses taxes à 8000 dollars pour les résidents de l'Arizona



Meghan Fisher faisait partie du voyage. L'étudiante américaine est repartie la tête pleine de souvenirs lausannois..
F. Imhof ©UNIL

et 19'000 pour les autres étudiants, ce qui reste plus bas que d'autres grandes universités américaines. Elle ne cesse d'accroître le volume de ses contrats, forte d'une recherche axée solutions. « Selon les cas, il faut investir ou dans les sciences fondamentales ou dans les sciences appliquées, qui ne se distinguent plus autant », affirme Sander van der Leeuw. Pragmatisme, interdisciplinarité et multiculturalisme sont pour lui les ingrédients du succès: « L'ASU a écrémé le sommet de l'intelligentsia mondiale, puis sont venues les années Bush, la difficulté d'obtenir un visa et même le renvoi de nos diplômés étrangers. Pour retrouver un peu de diversité, nous devons mobiliser nos propres minorités en accueillant notamment les jeunes Hispaniques. »

Découvrir la Suisse

Meghan Fisher, 21 ans, croise les doigts: elle recevra en décembre son Bachelor en anthropologie médicale. Elle fait partie des étudiants ayant bénéficié d'une bourse, ce qui ne l'empêche pas de terminer ses études en travaillant dans une chaîne de café à la mode

près de... 35 heures par semaine! « Je dois subvenir à mes besoins et je veux m'offrir un master dans une medical school pour devenir assistante médicale », raconte-t-elle. A Lausanne, elle adore les terrasses, la marche en ville, les chiens un peu partout. A Phoenix, où elle habite, l'ambiance est moins détendue, pas de cafés ouverts sur la rue, peu de piétons et peu d'échanges culturels. La Suisse, si proche de tant d'autres pays, lui semble être un petit paradis ouvert sur le monde. Elle poste quantité de photos de son voyage sur Facebook et souhaiterait rester davantage en Europe, parler encore le français, qu'elle a un peu appris en Arizona, « pour être différente de mes camarades qui se sont tous mis à l'espagnol », dit-elle. Mais elle se réjouit aussi de retrouver sa famille, une sœur infirmière, un frère policier et un autre dans les Marines. Sans oublier sa mère enseignante, veuve et très proche de ses enfants. Sérieuse, Meghan, travailleuse et curieuse de la vie. Une fille d'aujourd'hui.

« Une occasion de se penser citoyens du monde. »

 www.asu.edu



Selon Michael Rockinger, l'enseignement de la finance en HEC s'adapte aux nécessités nouvelles. F. Imhof ©UNIL

Nommé professeur ordinaire en 2002, Michael Rockinger a lui-même étudié sur les bancs de la Faculté des HEC, où il a obtenu un diplôme postgrade en économie politique, avant d'effectuer son doctorat à Harvard. Rencontre avec un observateur critique de la planète finance.

« Nos diplômés doivent être des généralistes »

Nadine Richon

Michael Rockinger est membre du Centre universitaire lausannois en finance, qui réunit sur le campus de l'UNIL les experts de l'EPFL et de la Faculté des HEC couvrant le vaste domaine de la finance. Il enseignera dès la rentrée 2013 aux étudiants de deuxième année bachelor, une nouveauté pour ce directeur de la Maîtrise universitaire ès science en finance. En ces temps de crises, il faut donner rapidement les clés pour comprendre la logique à l'œuvre derrière la finance moderne.

Pour analyser notre période, le professeur plonge ses étudiants dans l'histoire des crises financières. « Avec le temps, on devient plus philosophe ; on croit moins aux modèles mathématiques et davantage à l'analyse des comportements, confie-t-il. Je donne désormais beaucoup plus d'intuitions et d'anecdotes. Les étudiants en raffolent car ils ont besoin de cet éclairage culturel pour mieux comprendre les choses. Par exemple, une technique décriée lors de la crise est la vente à découvert ; c'est l'action

d'emprunter un actif financier et de le vendre puis de le racheter plus tard, préférablement à un prix plus bas. » Pour faire comprendre les dangers de cette technique, il raconte à ses étudiants la crise de 1907 sur le marché new-yorkais, lorsqu'un banquier voulut obliger des investisseurs ayant effectué des ventes à découvert à liquider leurs positions à son profit, en les forçant à acheter au prix fort les actions qu'ils avaient préalablement vendues à découvert ; ces investisseurs acculés trouvèrent néanmoins des

La déconfiture du banquier entraîna des faillites en cascade.

liquidités, et les actions qui avaient été achetées en masse par le banquier pour en soutenir le prix sont tombées au plus bas. La déconfiture du banquier entraîna des faillites en cascade. Pour rétablir la confiance, le Congrès signa le 23 décembre 1913 l'acte de naissance de la Fed, banque centrale américaine. D'autres anecdotes émaillent le cours « Topics in finance » créé en 2011 par le professeur Rockinger, qui explique comment Jérôme Kerviel fit perdre plusieurs milliards à la Société Générale ou comment, en 1995, son homologue Nick Leeson conduisit à la faillite la banque anglaise Barings, fondée en 1762...

Augmenter les contrôles internes

La faute aux bonus faramineux? Michael Rockinger y voit plutôt l'effet d'une hiérarchie négligente. « En 1965, un trader de sa filiale belge fit perdre un huitième de son profit annuel à la Citibank; par pur goût du risque, alors même que son salaire fixe n'était accompagné d'aucun bonus, cet employé avait pris de dangereuses positions spéculatives », raconte le professeur. Il faut « augmenter les contrôles internes sur les traders ». A la Faculté des HEC, l'accent est porté sur « la liquidité, un aspect généralement négligé dans les modèles de la finance mathématique », souligne-t-il.

Désormais, les mathématiciens aussi brillants soient-ils ne se voient plus dérouler le tapis rouge de la finance. « Aujourd'hui, on se méfie des produits structurés peu transparents. L'ingénierie financière très mathématisée n'est plus en vogue; on demande des généralistes connaissant bien la finance, l'informatique et la « compliance » – les mécanismes de régulation interne des banques – donc ayant des connaissances juridiques. Les étudiants embauchés avant même d'avoir terminé leur master en finance, c'est fini. Il faut donc leur donner une culture générale dans le domaine, car il n'y a plus de débouchés pour des spécialistes. En HEC, nous avons ajouté un cours optionnel en droit dans le cadre du Master en finance, qui reste le plus demandé. Par sa longue expérience, notre faculté a la force de s'adapter. Cela dit, je peux imaginer encore un master conjoint avec l'EPFL, dans l'intérêt de chacun, avec des options possibles comme la gestion des risques, la finance d'entreprise, la compliance et la sécurité des systèmes informatiques bancaires. »

Le gigantisme des banques

Avec ce regard d'historien porté sur la finance, comment voit-il la période actuelle? « Entre 1987 et 2006, Alan Greenspan règne

sur la Réserve fédérale des Etats-Unis et sa parole est reçue comme l'Évangile. Quand surgissent en juillet 2007 la crise des prêts hypothécaires à risque (les subprimes), puis le krach de l'automne 2008, dont nous subissons toujours les conséquences avec des entreprises qui ne peuvent pas accéder au crédit, le système est depuis longtemps sur les rails, avec une volonté d'autoriser n'importe quoi en favorisant la création d'instruments financiers opaques qui diluent les risques sur un très grand nombre d'acteurs, quitte à perdre de vue le risque ainsi agrégé et la notion même de risque global. Pour donner un exemple extrême, on pouvait se retrouver avec des investisseurs japonais détenant des titres financiers émis en France et portant sur des crédits hypothécaires en Alaska. Vous voyez un peu l'absurdité. » Autre tendance, le gigantisme

des banques. « Les grosses banques actuelles, c'est la fusion depuis un demi-siècle de plusieurs établissements eux-mêmes déjà fusionnés, si bien qu'on en arrive à plusieurs dizaines de banques rassemblées en une seule. En termes de gestion, c'est bon pour l'efficacité. On peut diviser une banque, répartir les clients de A à M dans l'une et de N à Z dans l'autre, mais aucun gouvernement ne s'y risque car les groupes de pression sont très forts. Doubler ou tripler les établissements compliquerait le mécanisme des échanges financiers, mais permettrait d'éviter le risque systémique, autrement dit les défaillances en cascade et l'écroulement du système qui provoque tant de victimes indirectes mais hélas bien réelles », poursuit le professeur. Pour éviter les conflits d'intérêts, il prône par ailleurs une séparation entre la banque de détail – qui reçoit des dépôts et qui prête aux particuliers et aux petites entreprises – et la banque d'investissement qui va chercher des liquidités sur les marchés financiers.

La crise européenne

A la crise des subprimes s'est ajoutée une crise politique d'une ampleur inquiétante pour l'Europe. « La Banque centrale grecque a émis pour le gouvernement des obligations achetées par des banques allemandes et françaises dans une ampleur telle que le gouvernement ne parvient plus à payer les intérêts ni a fortiori à rembourser sa dette. Or, vous pouvez prendre un CDS couvert, autrement dit une prime pour vous assurer que l'entreprise ou le pays dont vous achetez des obligations ne fera pas faillite. Chaque année vous payez la prime et cela enrichit les vendeurs de CDS, par exemple une entreprise comme General

Motors ou... Lehman Brothers. Cela a bien fonctionné pendant près de trente ans... On comprend désormais que le vendeur de CDS peut lui-même s'écrouler! Vous pouvez aussi prendre une assurance sur des titres que vous ne possédez pas encore, en espérant que les émetteurs de ces obligations – entreprises ou Etats – se cassent la figure. On l'a vu avec l'Islande en 2008. C'est le CDS à nu: ne détenant aucune obligation de l'Etat, des banques et surtout des hedge funds peuvent spéculer sur la faillite de cet Etat. Il leur suffit de vendre à découvert des actions des banques islandaises, tout en achetant des CDS à nu pour les obligations de l'Etat islandais. La vente à découvert force les cours des banques à baisser. Devant respecter des contraintes de liquidités, celles-ci réduisent leurs activités de prêt. En outre, pour faire face à ce besoin de liqui-

dités, les banques vont devoir emprunter mais plus personne ne voudra leur prêter car les détenteurs de CDS se frottent les mains si les banques font faillite: cela désta-

bilisera leur économie et leur Etat qui fera défaut! L'Europe a interdit les CDS à nu pour la dette souveraine. Au niveau bancaire, un mécanisme interne de surveillance est prévu pour décembre 2012 afin d'identifier la masse totale de tous ces instruments créés jusqu'ici de manière peu claire, d'en limiter le nombre le cas échéant et d'offrir une transparence en termes de prix. Ces plates-formes électroniques sont appelées OTF aux Etats-Unis (Organised Trading Facilities) et SEF en Europe (Swap Execution Facilities). Les achats et ventes de CDS devront s'effectuer à travers ces « clearing houses ». Après les scandales de l'avidité et des comportements moutonniers, les marchés vont enfin aller vers un peu plus de surveillance, de traçabilité et de règles », conclut le professeur.

Prendre une assurance sur des titres qu'on ne possède pas et spéculer sur la faillite de l'émetteur...

 www.hec.unil.ch/mscf/
Welcome

Extrait du journal du Ci **La reprographie de l'UNIL imprimera en grand format dès la rentrée de septembre 2012.**

Du grand format à la repro

Patrice Fumasoli

Les guichets multimédia Unicom impriment des posters sur leurs plotters de l'Amphimax et de l'Internef depuis 2003, ainsi que des documents A4 couleur avec reliure. Suite à une réorganisation de son pôle multimédia, Unicom a décidé de cesser cette activité pour se concentrer sur d'autres prestations plus en phase avec sa mission.

Tous vos besoins sur le campus

Où donc faire imprimer ses posters ou ses documents A4 couleur qui nécessitent les conseils d'un pro de la PAO et une finition « qui en jette » dès la rentrée de septembre 2012? A la reprographie bien sûr, désormais le seul lieu pour tous vos besoins exigeants en matière d'impression à l'UNIL!

La reprographie a été intégrée au Ci pendant l'été 2009. Ce service est en cours de modernisation depuis lors. Outre l'introduction de l'impression couleur, une nouveauté majeure a été l'achat d'une machine qui permet de relier manuellement des documents jusqu'à 350 feuilles ou 700 pages (bande thermocolante). Les mémoires et les thèses peuvent du coup être imprimés à la repro, pour le tiers du prix environ comparativement aux offres commerciales, qui impliquent en plus de se déplacer hors du campus.

La repro a désormais des compétences pointues en PAO grâce à l'engagement début 2012 d'un polygraphe. L'impression de documents en grand format s'inscrivait donc naturellement dans l'évolution de ce service (plus de 50% des usagers de l'UNIL jugent utile l'impression de posters à la repro selon un sondage réalisé en mars 2012). Par ailleurs, une machine PrintUNIL couleur sera mise en service pour la rentrée de septembre 2012, au prix de quatre crédits par feuille. Le Ci tient ainsi l'engagement pris devant la Direction de l'UNIL et la FAE en 2011 : permettre aux

étudiants de payer des prestations repro avec des crédits PrintUNIL.

Une offre riche et cohérente

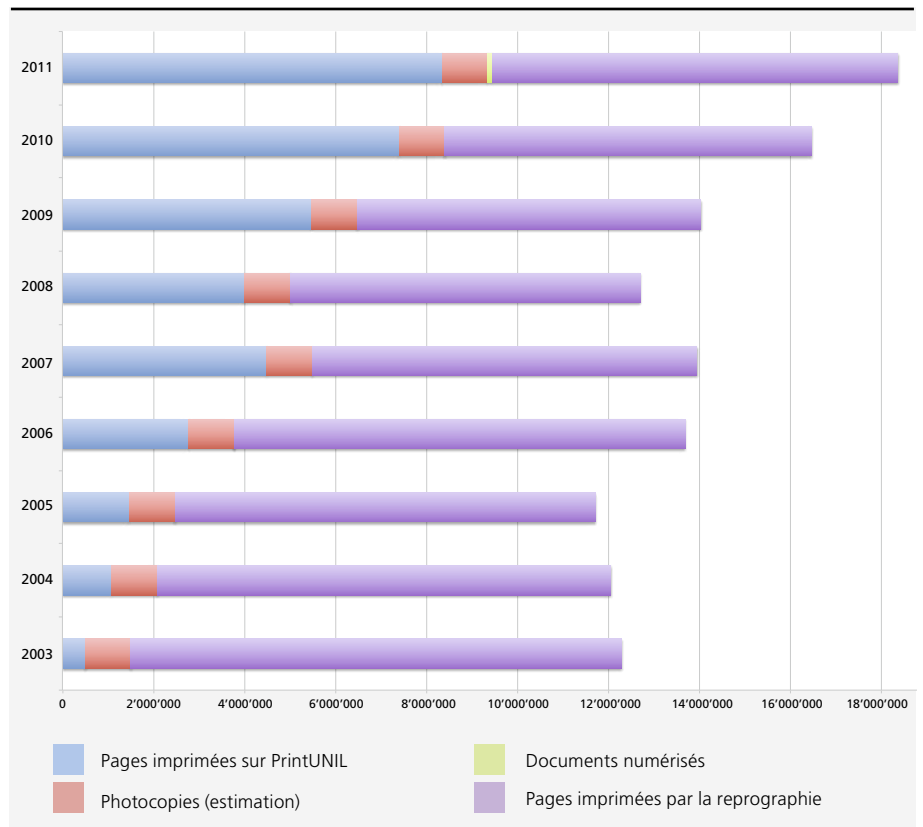
La tarification introduite par le Ci qui favorise le recto-verso a permis en 2011 de ne pas consommer plus de papier qu'en 2003 (voir schéma ci-dessous).

Le Ci gère désormais l'ensemble de l'offre publique d'impression disponible sur le campus : impression depuis son laptop, photocopie, numérisation avec reconnaissance optique des caractères (scan to mail), impression en volume, grand format, support PAO.

Ces prestations étaient auparavant disséminées entre quatre services différents, ce qui empêchait toute économie d'échelle, toute cohérence, tout service transversal. Une page se tourne.

Une fois Géopolis opérationnel, des travaux débuteront dans le quartier Dorigny (2013 ou 2014). La repro disposera alors de nouveaux locaux, mais restera à l'Anthropole au niveau 2. L'offre de services à valeur ajoutée sera encore étoffée, notamment par l'achat de machines permettant de produire des livres à la demande (en petites séries). PrintUNIL conservera l'impression basique en self-service.

Evolution de la consommation de papier sur le campus



Climate change, aging populations,
earthquakes, tsunamis,
computer crime, global recession.

Take your pick.

Risky place, Planet Earth. But as one of the world's leading reinsurers, risk is our business. Risk in every shape and form, in every walk of life. As a graduate at Swiss Re, your job will mean coming to grips with all those global issues that make life today so risky – and so challenging. Whether your discipline is natural science, mathematics, business administration, medicine, law, finance, or just about anything else for that matter, we're looking for exceptional people who are up for spending 18 months of their life on our graduates@swissre programme. At Swiss Re, risk is the raw material we work with, but what our clients value are the opportunities we create. And – hey – this could be yours.

Seize your opportunity at www.swissre.com/graduates

Swiss Re



Toute l'**UNIL** dans la poche !



L'application SmartCampus Les dernières vidéos et actualités de l'UNIL, ainsi que de nombreux services, sont désormais accessibles sur iPhone. L'application permet également de se géolocaliser sur le site de Dorigny, de consulter l'annuaire, d'accéder aux menus des restaurants universitaires, d'obtenir des informations sur la disponibilité des vélos en libre service. Sans oublier « Share my mood », le baromètre de l'humeur sur le campus. Pratique, ludique et gratuite. www.unil.ch/smartcampus



La durabilité, ça se fête!

UniPoly, l'association des étudiants de l'UNIL et de l'EPFL pour le développement durable, célèbre ses dix ans d'existence en 2012 avec une semaine d'animations.



Clément Levasseur et Robin Horbkirk sont fiers d'agir pour le développement durable au sein d'UniPoly. Filmhof-UNIL

Sophie Badoux

Nettoyage de rivières, projection de documentaire, conférences, vide-grenier, concerts, cuisine écolo et rallye durable vont rythmer la semaine du 1er au 6 octobre sur les campus de l'UNIL et de l'EPFL. Un programme qui promet rencontres et divertissements tout en gardant en tête les missions d'UniPoly: un management durable des ressources afin de les transmettre aux générations futures. La gestion de projets, c'est le cœur même du travail de l'association depuis dix ans. Grâce au soutien financier et logistique de la société d'étudiants, la soixantaine de membres peut concrétiser ses idées durables en créant des projets locaux. Clément Levasseur, président d'UniPoly, Robin Horbkirk et Robin Hottelier, tous deux membres du comité, sont par exemple en charge du marché, qui propose à la vente chaque semaine à l'EPFL et à l'UNIL des produits locaux frais et de saison. UniPoly, c'est aussi la gestion de l'alimentation et des déchets sur le campus, un projet d'apiculture ou des actions de sensibilisation du grand public au respect de l'environnement. Le jardin potager bio, cultivé avec amour devant le Génopode, remporte également un grand succès auprès des membres, qui se sont relayés pour l'arroser tout l'été.

Mais revenons aux festivités. Pendant toute la semaine, public, collaborateurs et étudiants auront l'occasion de visiter l'arche de Noé de Pro Natura: un bateau long de 13 mètres échoué devant l'Amphimax qui racontera la biodiversité aux curieux. Le rallye du développement durable sera l'occasion de découvrir chaque jour en un lieu différent un projet actuel d'UniPoly, avec quiz et prix à la clé pour les plus attentifs. En ce qui concerne la réflexion, plusieurs conférences sont au programme et une journée complète sera dédiée à l'éducation au développement durable (*voir encadré*).

La durabilité sera-t-elle toujours un thème fédérateur dans dix ans? Robin Hobkirk estime que les étudiants vont continuer à s'impliquer de la même manière qu'aujourd'hui. UniPoly restera un laboratoire où ils peuvent mettre en œuvre leur temps, leurs compétences universitaires, qu'elles soient techniques, scientifiques ou économiques, afin d'inspirer le reste de la société pour une gestion plus durable de la planète.

<http://unipoly.epfl.ch>
(Programme complet des dix ans)

«ETRE UNIS POUR ÊTRE POLYVALENTS»

La création d'UniPoly remonte à 2002, lorsque l'association de l'EPFL Ingénieurs du monde (qui œuvre pour la coopération scientifique Nord-Sud) propose de créer un groupe de travail pour le développement durable local. Avec quelques membres de ce groupe, Marc Vogt décide de s'investir et participe à la fondation d'UniPoly. Il dirige aujourd'hui IN-FINITUDE, sa propre entreprise de conseil en développement durable.

Comment en êtes-vous venu à cofonder UniPoly?

En arrivant à l'EPFL, j'avais déjà 23 ans et une formation de laborantin au CERN derrière moi. J'avais déjà dû prendre des responsabilités pour gérer des projets. Après un voyage en Afrique, ça a été le déclic, je me suis remis en question par rapport à l'environnement, le développement et les questions d'accès à l'éducation. UniPoly était l'occasion de mettre tout ça en pratique en parallèle à mes études d'ingénieur. Une expérience qui m'a beaucoup aidé pour fonder ma boîte par la suite.

Quels projets vous ont particulièrement marqué pendant vos quatre ans dans l'association?

Tous les projets étaient magnifiques! Nos astuces durables ont eu énormément de succès par exemple. Certaines de nos actions ont sûrement aussi influencé les directions de l'UNIL et de l'EPFL en faveur du développement durable sur les campus.

En quoi consistera la journée «Éducation pour le développement durable» que vous organisez pour les dix ans d'UniPoly le 3 octobre?

Nous ferons tout d'abord un état des lieux de l'éducation au développement durable de l'école primaire aux universités en Suisse. Entre autres, une table ronde avec des acteurs de divers milieux (entreprises, ONG, responsables cantonaux, étudiants et professeurs) sera l'occasion de poser la question du lien entre monde économique et monde académique: «L'économie verte conduit-elle à une éducation verte?»
(Infos sur www.sse-forum.ch).

centre de Langues 2012-2013

communiquer dans un contexte
multilingue et multiculturel

allemand
anglais
chinois mandarin
espagnol
italien
russe
suisse allemand

inscriptions jusqu'au 19 septembre 2012
www.unil.ch/cdl

Depuis septembre 2012, la Faculté des lettres propose une nouvelle formule du rattrapage de latin, obligatoire pour la moitié de ses nouveaux arrivants.

La langue de Cicéron n'est pas morte

Renata Vujica

A la rentrée d'automne, la Faculté des lettres accueille plus de 450 nouveaux étudiants. Au moins 230 d'entre eux entameront un cours de mise à niveau en latin, obligatoire pour huit branches: le français moderne, le français médiéval, l'italien, l'espagnol, la linguistique, l'histoire, l'histoire ancienne, l'archéologie. Cet ajustement effraie plus d'un jeune arrivant, comme le constate François Spaltenstein, maître d'enseignement et de recherche à l'Institut d'archéologie et des sciences de l'Antiquité, qui coordonne le rattrapage. « Dans la commission d'admission sur dossier, dont je fais partie, trois étudiants sur cinq en font leur principale inquiétude. » Pour juguler les angoisses et alléger le cursus des novices, la faculté propose dorénavant une nouvelle formule. Les étudiants pourront remplacer le traditionnel cours semestriel (suivi pendant les deux premières années) par un enseignement accéléré d'une semaine, juste avant le début de chaque rentrée. Autre innovation, les étudiants pourront suivre le même cours sur le web.

« Contrairement à ce que suggèrent les bruits de couloir, le rattrapage ne vise pas à dégraisser les effectifs. Le taux de réussite à l'examen est faramineux », constate Yvan Bubloz, conseiller aux études à la Faculté des lettres. Pour cet amateur de la langue d'Ovide, une certaine maîtrise du latin constitue au contraire un enrichissement, voire une nécessité pédagogique. « En histoire ancienne, certaines sources sont uniquement accessibles en latin. Pour les linguistes, il permet de comprendre l'évolution de la langue », estime le conseiller aux études.

Hugo, Rimbaud et les autres

François Spaltenstein évoque pour sa part l'apport culturel et littéraire du latin, métaphore à l'appui. « Le musicien connaît bien l'harmonie, même s'il n'en parle pas tout le



Selon François Spaltenstein, le complément de latin ne vise pas à sélectionner les étudiants, mais à leur donner un aperçu de la culture classique. Filmhof@UNIL

« Tout l'imaginaire de la littérature européenne est empreint de cet héritage. »

temps. De même, un étudiant en lettres devrait avoir un aperçu de la culture classique, car tout l'imaginaire de la littérature européenne est empreint de cet héritage. Victor Hugo lisait couramment le latin, auquel il fait souvent référence. Peut-on dès lors étudier ses écrits sans ces notions ? Yvan Bubloz renchérit : « Rimbaud, considéré comme le père de la poésie moderne, est totalement enraciné dans cet héritage. Il a même reçu un prix de latin. »

Pour rapprocher le latin des étudiants, François Spaltenstein privilégie un apprentissage instinctif, inspiré de la méthode Assimil. Soit moins de déclinaisons et plus de textes, poèmes, théâtre. Ses collègues privilégient des outils plus traditionnels, pour que l'offre réponde aux diverses attentes des étudiants.

Mais transmettre la fibre de la langue morte s'avère laborieux. La majorité des étudiants y

voient avant tout un passage obligé. « Comme à la plupart de mes camarades, ce cours ne m'a pas posé de problème. Il fallait obtenir les crédits, mais je n'ai pas croché », confie Maria Madamma, étudiante en français et en italien. « Je comprends qu'on souhaite nous sensibiliser au latin, même si c'est assez déconnecté de notre réalité », estime Marika Debely, qui vient de terminer un bachelier en histoire et histoire de l'art.

Certains s'éprennent pourtant de la langue de Cicéron. « Cette branche m'avait déjà plu au collège. Au gymnase, je l'ai laissé tomber pour l'anglais. Par la suite, dans le rattrapage universitaire, j'ai aimé lire les textes de source, d'un point de vue littéraire et non seulement historique », explique Caroline Otto, étudiante en français et histoire ancienne. Suite à cette expérience, elle a décidé de prendre le latin comme troisième branche et n'exclut pas d'en faire une partie de son métier. La langue de la Rome antique reste enseignable dans les collèges et les gymnases.



Deux tiers des personnes retrouvent un emploi, la plupart dans l'industrie. Des résultats qui étonnent Isabel Baumann et Daniel Oesch. F.Imhof@UNIL

Qu'advient-il après un licenciement collectif? Isabel Baumann et Daniel Oesch ont questionné les ex-employés de cinq entreprises suisses. Les premiers résultats seront présentés lors du colloque « Pauvreté, trajectoires individuelles, logiques sociales » (11-12 octobre).

Conséquences inattendues des licenciements collectifs

Renata Vujica

Restructurations, délocalisations, fermetures de sites. Secteur automobile en France, pharmas en Suisse. Mois après mois, les industries toussotent et le font entendre, adressant des menaces de licenciements collectifs. Employés et autorités tentent les sauvetages, acceptant des concessions salariales et autres avantages fiscaux. Mais que se passe-t-il lorsque les menaces sont mises à exécution? Qu'advient-il des employés après un licenciement collectif? Doctorante au pôle de recherche national LIVES (étude des parcours de vie), Isabel Baumann explore ces questions dans une thèse dirigée par Daniel Oesch, professeur et ancien secrétaire syndical.

Financée par le Secrétariat d'Etat à l'économie (SECO), cette étude porte sur cinq entreprises suisses actives dans l'imprimerie et l'industrie des machines ayant fermé leurs portes entre 2009 et 2010, soit en période de

récession économique. L'enquête a été menée auprès de 1200 employés, ouvriers qualifiés pour la plupart. 750 d'entre eux ont accepté de répondre à un questionnaire traitant de leurs conditions de vie après le licenciement. Un nombre de réponses élevé, qui assure une bonne représentativité des répondants. Actuellement, les deux chercheurs analysent les données recueillies. Le rapport intermédiaire, qui sera présenté lors du colloque « Pauvreté, trajectoires individuelles, logiques sociales » (11-12 octobre), montre des résultats étonnants.

Taux de réinsertion élevé

« Notre plus grande surprise réside dans le fait que deux tiers des personnes interrogées ont retrouvé du travail au moment de l'enquête, soit un à deux ans après leur licenciement, malgré la récession. Nous ne nous attendions

pas à un taux de réinsertion aussi élevé », commente Daniel Oesch. Un état de fait qu'il attribue principalement au taux de chômage bas en Suisse et à la rotation dans le secteur indus-

« On peut supposer qu'un licenciement collectif est moins stigmatisant qu'un renvoi individuel ».

triel: les disparitions d'emplois sont potentiellement épongées par des créations de nouveaux postes. « On peut aussi supposer qu'un licenciement collectif est

moins stigmatisant pour un employé qu'un renvoi individuel. Les entreprises rechignent moins à engager dans un tel cas de figure », avance pour sa part Isabel Baumann. Pour l'instant, ces explications restent des hypothèses, qui seront affinées dans les phases ultérieures de l'étude, en croisant l'enquête avec des données de registre de l'assurance chômage (Plasta).

D'autres données interpellent les chercheurs. La grande majorité des employés qui ont retrouvé un poste continuent à travailler dans

l'industrie et obtiennent un contrat à durée indéterminée. Seul un tiers, principalement composé de femmes, se tourne vers les services. « En Suisse, l'industrie représente un cinquième de tous les postes de travail et il semble que ce secteur continue à engager », esquisse Daniel Oesch. Quant à savoir si les nouveaux emplois sont qualifiants, cela reste difficile à déterminer pour l'instant. « A ce stade de la recherche, nous disposons seulement de résultats relatifs aux rémunérations. Parmi les deux tiers de répondants qui ont retrouvé un emploi, environ 40% obtiennent un salaire plus élevé. Pour la moitié d'entre eux, la rémunération diminue. 8% perçoivent le même salaire », constate Isabel Baumann. Là encore, les données seront précisées ces prochains mois.

Les plus de 55 ans sur le carreau

Si une grande partie des employés licenciés retrouve un travail rapidement, pour ceux qui restent, la situation est inquiétante. Une personne sur neuf part à la retraite, souvent anticipée. Les autres, soit un sixième de toutes les personnes licenciées, restent au chômage, fréquemment de longue durée. Ce problème touche surtout les plus de 55 ans. « L'influence prépondérante de l'âge nous a beaucoup surpris. Jusqu'au début de la cinquantaine, il semble relativement aisé de retrouver du travail. Mais à partir de 55 ans cela devient beaucoup plus difficile. Toutes les autres caractéristiques socio-économiques, comme le niveau de qualification, le sexe, la nationalité, ont moins d'incidence que l'âge », analyse Daniel Oesch.

Cette conclusion, qui sera affinée ces prochains mois, confirme une tendance déjà observée par les faiseurs de politiques publiques. Dans le canton de Vaud, par exemple, le chômage de longue durée des travailleurs en fin de carrière a donné lieu à une mesure de politique sociale, la rente pont, introduite en 2011. Elle permet aux femmes de plus de 62 ans et aux hommes de plus de 63 ans d'atteindre l'âge de la retraite sans devoir recourir à l'aide sociale ou à une retraite anticipée. Sur le plan fédéral, l'idée d'une mesure équivalente a été balayée par le Parlement.

 [www.vd.ch/
evenements-social](http://www.vd.ch/evenements-social)

LA PAUVRETÉ PERSISTE

En Suisse, la pauvreté touche au moins un habitant sur dix, selon différentes sources (Office fédéral de la statistique, recherches académiques, Caritas, etc.). Parmi les groupes de la population les plus exposés figurent les familles monoparentales et les personnes à faible niveau de formation.

Pour mieux cerner ce phénomène et élaborer des pistes de solution, le Pôle de recherche national LIVES, l'Institut des sciences sociales de l'UNIL, le Département vaudois de la santé et de l'action sociale, l'Institut de hautes études en administration publique (Idheap) et la Haute école de travail social et de la santé (EESP) organisent un nouveau colloque destiné aux chercheurs et aux acteurs du terrain. Cet événement, qui durera deux jours, propose des conférences plénières et dix ateliers réunissant les points de vue académique et pratique.

Avec notamment Serge Paugam, spécialiste français des inégalités sociales à l'Ecole des hautes études en sciences sociales de Paris. Le conseiller d'Etat vaudois Pierre-Yves Maillard exposera pour sa part les responsabilités cantonales en matière de pauvreté. Le colloque s'achèvera sur un débat intitulé « Possibilités et limites de l'insertion sociale ».

Colloque « Pauvreté: trajectoires individuelles, logiques sociales »
11-12 octobre 2012

Publicité

Séances d'information



Hes-so

Haute Ecole Spécialisée
de Suisse occidentale
Fachhochschule Westschweiz



Bachelor en soins infirmiers 2013

- Année propédeutique santé /
Modules complémentaires
- **Bachelor**

Délai d'inscription le 31 mai 2013

Mercredi 12 septembre 17h-18h30

Mercredi 10 octobre 17h-18h30

Mercredi 7 novembre 17h-18h30

Samedi 17 novembre 10h-17h

Portes Ouvertes: Ecole et Clinique

Mercredi 5 décembre 17h-18h30

Institut et
Haute Ecole de la Santé

La Source

Lausanne 

Av. Vinet 30 – 1004 Lausanne
Tél. 021 641 38 00 – www.ecolelasource.ch

« Les étudiants transforment une ville! »

Syndique de Renens, Marianne Huguenin, qui a fait ses études de médecine à l'UNIL, souhaiterait voir davantage d'étudiants investir les communes de l'Ouest lausannois. Mais comment les attirer? Et où les loger?

Francine Zambano

Fermeture du bureau de poste, négociations avec les ex-IRL (Imprimeries Réunies Lausanne) menacées par un licenciement collectif... En ce mois d'août, les temps sont chahutés à Renens. La syndique, Marianne Huguenin, nous ouvre les portes de son bureau de rue de Lausanne sans se départir de son sourire. Figure incontournable de la vie politique vaudoise, neuchâteloise d'origine, l'élue popiste est profondément enracinée dans la commune de Renens, dont elle est syndique depuis 2006. Présidente du Schéma directeur de l'Ouest lausannois (SDOL), elle connaît parfaitement le « district des hautes écoles ». Interview.

Comment percevez-vous l'UNIL d'aujourd'hui?

Marianne Huguenin: L'UNIL, c'est un phare de la région. Une institution indispensable et positive, même si elle a été bousculée par l'éclosion de l'EPFL. J'ai l'impression que l'Université de Lausanne est passée à une phase plus active, dynamique, riche d'une volonté de revivifier ses compétences propres. Elle fait plus d'efforts pour communiquer et dévoiler ses activités. Elle a désormais envie de participer au développement de la cité. Et l'UNIL s'implique davantage sur le plan urbanistique.

Tendus? Cordiaux? Comment sont au juste les rapports entre les communes de l'Ouest lausannois et les hautes écoles?

L'Ouest lausannois, c'est clairement le district de l'UNIL et de l'EPFL. Les deux hautes écoles ont souvent été considérées comme une enclave lausannoise. Dans l'imaginaire, elles ne faisaient pas partie des territoires communaux car elles n'apportaient pas forcément quelque chose, les étudiants ne représentant pas une recette fiscale immédiate, entend-on dire parfois! C'est une vision étriquée et fautive de ce que peuvent apporter les hautes écoles. Elles font partie intégrante du territoire, notamment sur le plan urbanistique. Profiter du développement qui se fait sur leur territoire pour implanter des passages de mobilité douce pour piétons, comme cela est en train de se faire, sera une occasion pour la population de se réapproprier une partie du territoire des hautes écoles. De notre côté, il faut accepter que nos communes soient un arrière-campus qui devrait pouvoir accueillir davantage d'étudiants.

Accueillir davantage d'étudiants dans les communes de l'ouest... mais où les loger en cette période de pénurie?

Certaines communes estiment qu'elles proposent suffisamment de logements pour étudiants. Il faudrait parvenir à une vision à

plus long terme et réussir à fidéliser les étudiants pour qu'ils aient envie de rester dans la région une fois installés dans la vie active. Les étudiants transforment une ville! A Renens, nous cherchons clairement à renforcer l'offre de logements pour eux. Nous travaillons en collaboration avec la FMEL (Fondation maisons pour étudiants de l'UNIL et de l'EPFL) sur un projet, qui va démarrer fin 2012-début 2013, de 130 logements à la Croisée. Nous y disposerons de 64 lits pour étudiants en 2014.

Que pensez-vous d'un campus UNIL-EPFL fermé, à l'américaine?

Je ne suis pas pour un campus fermé. Il faut ouvrir le campus, que le public puisse y déambuler, qu'il y ait des bistrotts, que des étudiants y habitent. On ne peut pas se permettre, je trouve, d'avoir des zones mortes le soir. Ce n'est pas sain. Mais en même temps, il faut ouvrir les villes avoisinantes aux étudiants...

Faire vernir les étudiants... Vous dites que ceux de l'Ecole cantonale d'art de Lausanne (ECAL), implantée à Renens depuis 2007, ne restent pas en ville. Comment faire pour les retenir?

La ville doit s'adapter au niveau des commerces, des petits bistrotts, de l'offre culturelle. On tente de développer des synergies avec l'ECAL, on cherche à inscrire une vie estudiantine en ville. Pour l'heure, les étudiants vont plutôt retrouver leurs copains à Lausanne! Renens possède une vie nocturne plutôt tranquille, ce qui n'est pas forcément négatif par les temps qui courent! Il nous manque une certaine attractivité, une souplesse au niveau du commerce qui devrait aussi s'atteler à séduire cette clientèle-là. C'est une question de temps, il faut juste que les gens prennent leurs marques.

Ce qu'elle pense de...

l'accès à la formation en Suisse

«J'ai fait médecine, j'ai entendu pendant toute ma formation qu'il fallait instaurer un numerus clausus, et maintenant nous sommes en pénurie de médecins. Les étudiants étrangers qui ont fait des études en Suisse sont des partenaires pour l'avenir. La Suisse excelle en formation, ce serait tragique d'y renoncer, donc il faut se donner les moyens politiques de conserver ce niveau. Il faut une croissance contrôlée avec des possibilités de formation et de logement et maintenir un large accès pour les étudiants suisses et contrôler peut-être les étudiants étrangers. Mais également octroyer des bourses pour les étudiants étrangers issus de milieux défavorisés.»



Marianne Huguenin perçoit l'UNIL comme un phare de la région, une institution indispensable et positive. F.imhof@UNIL

Diversifier l'image de Renens

Marianne Huguenin est passionnée par les changements urbanistiques de l'Ouest lausannois. La ville de Renens a connu un essor important ces dernières années. « Nous sommes au cœur du développement de l'agglomération pour des raisons historiques et urbanistique, dit-elle. Exemple, on a perdu l'IRIL puis, sur ses friches, gagné l'ECAL et ses 600 étudiants. » Chavannes, Ecublens, Crissier se développent, ce qui génère un certain nombre de défis, comme la requalification de la gare de Renens. L'enjeu ? Que les usagers qui utilisent la gare comme transit s'arrêtent au centre-ville. Pour l'instant, ce n'est pas le cas. 26'000 voyageurs passent chaque jour à Renens, ce sera la troisième gare en Suisse romande à l'horizon 2020.

Par ailleurs, coordonner le développement de huit communes avec des vocations diverses dans l'Ouest lausannois demeure un sacré défi. De son côté, Renens est une commune avec des capacités financières limitées. « Il faudrait développer notre politique sur le plan social et culturel. Nous avons par exemple un projet de musée, différent, « autre », de qualité et populaire, à la Croisée. Renens est identi-

fiée comme une ville de banlieue. C'est ancré dans notre histoire. Je suis fière de cette ville à tradition ouvrière avec une forte immigration. Mais il faut aussi l'aider à bouger et à diversifier son image. Je suis très heureuse d'avoir vu arriver l'ECAL, par exemple, heureuse de la venue du futur gymnase en 2017. Ainsi, nous aurons dans l'ouest l'ensemble de la filière de formation. »

Ce qu'elle pense de... *la représentation des femmes dans les hautes écoles*

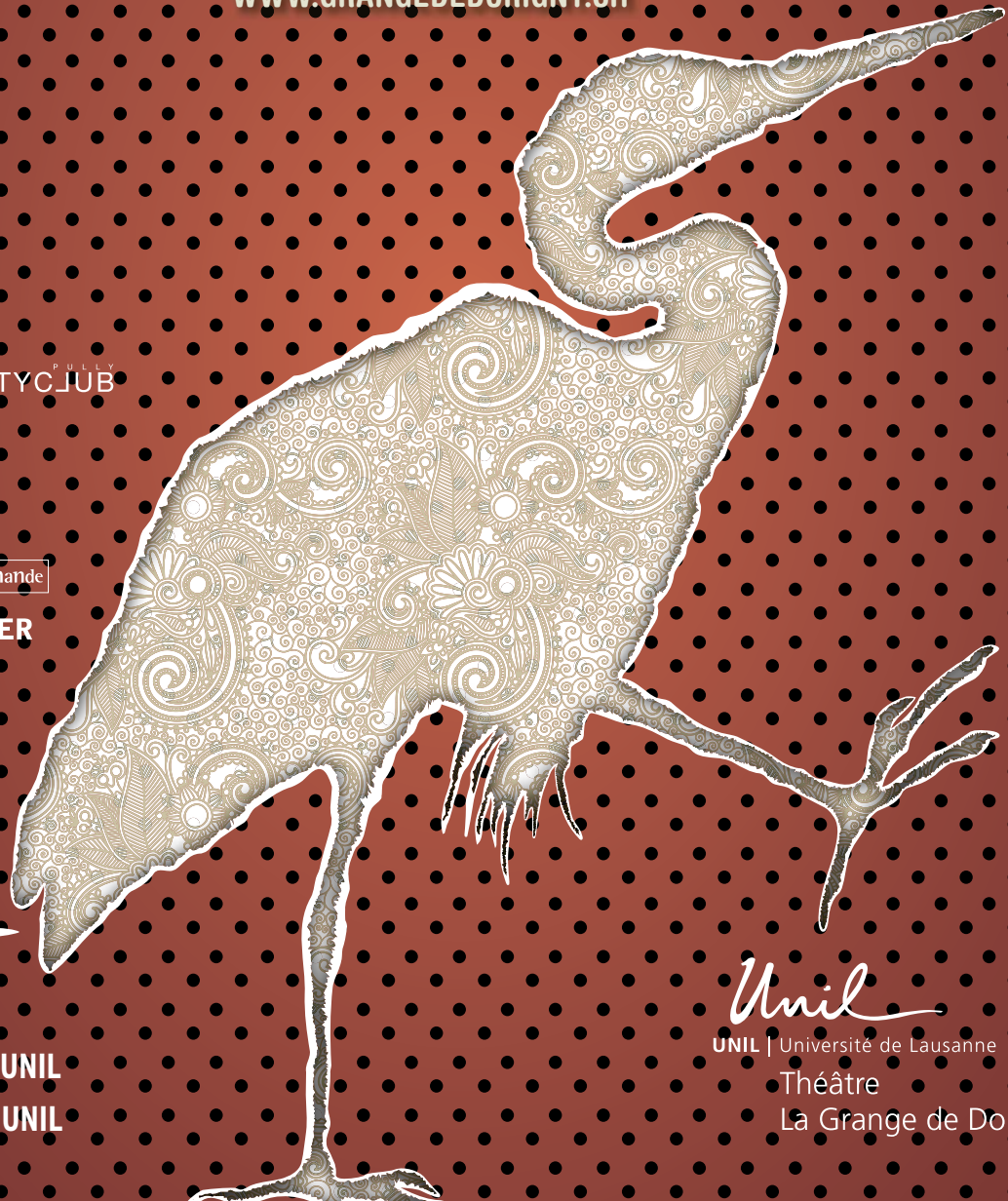
« C'est fascinant de voir l'augmentation du nombre d'étudiantes, y compris en médecine. Mais malgré les efforts effectués par l'UNIL, notamment avec le Bureau de l'égalité (BEC), on s'aperçoit qu'elles ont ensuite de la peine à suivre dans la vie active. Il y a aujourd'hui une certaine banalisation des acquis féministes. Les jeunes femmes croient qu'il n'y existe désormais plus aucune différence, qu'il n'y a aucune raison d'être féministe. Quand ces femmes seront confrontées aux choix de carrière, elles s'apercevront que la société n'est pas encore égalitaire dans ce domaine-là, hélas ! »

UNICOM

THÉÂTRE LA GRANGE 12-13 DE DORIGNY

UNE SAISON QUI DÉCHIRE! DEMANDEZ LE PROGRAMME

021 692 21 12 – CULTURE@UNIL.CH
WWW.GRANGEDEDORIGNY.CH



CINÉMACITYCLUB



ARSENIC

Avec le soutien de la



LE COURRIER



LA SEMEUSE
VOTRE CAFÉ



ECUBLENS
ville et campagne

LIBRAIRIES
BASTA!

Les Kiosques, UNIL

Salon Coif'ou, UNIL

Unil

UNIL | Université de Lausanne

Théâtre

La Grange de Dorigny

L'UNIL s'allie à l'Universität Zürich pour proposer une Maîtrise universitaire en droit délivrée par les deux institutions. Les explications du professeur Andreas R. Ziegler, spécialiste du droit international économique.



Andreas R. Ziegler jette un pont entre deux régions et deux campus attractifs.
FlmhofeUNIL

Zurich, c'est tout Droit

Nadine Richon

A la Faculté de droit et des sciences criminelles, Andreas R. Ziegler est un spécialiste des questions juridiques liées aux échanges économiques sur le plan mondial et européen, à la monnaie, aux exportations, à la libre circulation, aux investissements des entreprises suisses à l'étranger. Alémanique établi à Lausanne, il plaide pour une meilleure compréhension entre les régions et traduit lui-même ses articles pour les rendre accessibles de part et d'autre de la Sarine. Evidemment, c'est un talent encore rare.

Pour tenter de le rejoindre sur le terrain délicat de la cohésion nationale, les étudiants peuvent désormais effectuer un Master of Law en suivant un semestre de cours à Zurich et un autre à Lausanne, avant de rédiger leur travail de mémoire dans l'une ou l'autre faculté partenaire. « Dans un pays où la majorité des décisions judiciaires et des travaux de doctrine sont rédigés en allemand et sont rarement traduits, il est essentiel pour le juriste romand de maîtriser la deuxième langue nationale », précise le professeur Ziegler.

Les études en droit n'excluent pas les séjours à l'étranger, et l'anglais reste important si l'on veut se spécialiser en droit international. Cependant, le droit de la famille ou le droit

administratif, par exemple, demeurent des disciplines essentiellement nationales et impliquent une formation dans notre pays. Aussi la mobilité suisse jouit-elle d'une longue tradition et a-t-elle toujours la faveur des étudiants en droit. Il paraissait opportun de faire un pas supplémentaire pour ancrer cette dimension nationale dans le cadre du cursus de Bologne. Le nouveau master veut offrir un séjour sur mesure et favoriser l'apprentissage du droit dans la deuxième langue nationale, avec un programme complet coordonné par deux facultés complémentaires.

S'enrichir mutuellement

Cette nouvelle formation ne prévoit pas de cours spécifiques; elle se compose de modules d'enseignement du programme d'études de la faculté zurichoise, respectivement de modules d'enseignement du programme d'études lausannoises. Des cours sur bien des points convergents et des particularités inhérentes à chaque institution, qui enrichissent d'autant ce cursus conjoint.

« Pour le droit suisse, Zurich est une région très intéressante où se prennent beaucoup de décisions concernant les grandes entreprises, détaille le professeur Ziegler. Notre partenaire s'intéresse aussi à la région lausannoise car elle abrite des multinationales et des orga-

nisations sportives, sans oublier la situation particulière de notre beau campus. Je pense que cette nouvelle offre attirera entre dix et douze étudiants de l'UNIL à Zurich et vice versa. C'est une formation exigeante, pas facile si on a des enfants, si on travaille à côté des études ou si on connaît un problème particulier avec l'allemand. Il sera bien sûr toujours possible de faire un Master en droit délivré uniquement par l'UNIL, en choisissant librement dans l'ensemble des enseignements proposés ou en optant pour différentes spécialisations. »

« Un signe fort »

Ce master pourra être accompli sans mention ou avec un accent porté sur le droit du commerce ou le droit public. Ce diplôme conjoint porte en lui un « enjeu magnifique », estime Andreas R. Ziegler. Cela encourage la coopération académique dans une optique qui plus est de cohésion nationale. L'apprentissage du français subissant quelques solides attaques côté alémanique, on peut selon lui considérer cette collaboration comme « un signe fort » donné par l'Université de Zurich en faveur de notre bilinguisme culturel.

Le droit suisse s'inspire des décisions prises chez nos deux voisins, intégrant ainsi les influences allemande et française, explique le professeur. Cette double inspiration qui nous enrichit a besoin d'être portée par des étudiantes et des étudiants qui pourront s'orienter au terme de cette formation vers les administrations, les banques, les assurances et autres entreprises actives dans toute la Suisse, les grandes études d'avocats, mais aussi les organisations internationales et bien sûr les tribunaux...

COUP DE COEUR



de Sophie Badoux

Dorian Rossel sur orbite

C'est un lieu à l'écart du monde, éloigné de l'activité et de la vitesse. Un lieu où le temps semble s'être arrêté. Des chercheurs y poursuivent leurs observations sur la naissance des étoiles dans un laboratoire de fortune. Mêlant théâtre, danse, performance et musique, *Cosmos*, la nouvelle création du metteur en scène Dorian Rossel, se veut une « fresque onirique, une brèche ouverte sur l'invisible », une réflexion sur notre présence au monde. « Un cosmos extérieur qui nous met devant un vertige intérieur », confie le Genevois, « compagnon du bord de l'eau » à Vidy, et qui a été artiste associé à la Comédie de Genève avant de s'installer à Forum Meyrin en 2012. *Cosmos* est une création d'un genre nouveau pour Dorian Rossel puisqu'elle explore des pistes artistiques plus sensibles que narratives. C'est en partant de l'expérimentation des acteurs sur le plateau et de figures artistiques de référence (Samuel Beckett, Van Gogh, Alberto Giacometti, Jean Genet) que le spectacle s'est créé.



© Jélena Barraud

La compagnie Super Trop Top a l'habitude de s'emparer de genres narratifs originaux pour les sublimer le temps d'une représentation. De *Quartier lointain* (d'après le manga de Jirô Taniguchi en 2009) à *L'usage du monde* de Nicolas Bouvier (à Forum Meyrin les 15 et 16 novembre 2012), en passant par l'adaptation d'un documentaire qui donna lieu à *Soupçons*, Dorian Rossel innove et réinvente la performance théâtrale par une écriture de plateau percutante, sensible et généreuse. Récemment applaudis par le public parisien et par Peter Brook lui-même, l'artiste et sa troupe savent apporter fraîcheur et ingéniosité aux grandes questions qui jalonnent l'existence au travers de leurs thèmes de prédilection : le voyage, la liberté, les relations humaines, la diversité des cultures. Et cela toujours avec une touche de poésie et de magie qui emmène le spectateur loin des rivages de son quotidien. Un pur bonheur cosmique.

Cosmos, Cie STT, mise en scène Dorian Rossel, Théâtre Vidy-Lausanne, du 11 septembre au 12 octobre 2012.

Le tac au tac de Dominique Hauser

Par Nadine Richon

Les vacances, c'était où ?

Au Mexique, où les cultures aztèque, hispanique et moderne se mélangent. J'ai été frappée par l'Université UNAM avec ses 324'000 étudiants !

Vos lectures du moment ?

Je lis *1Q84* du Japonais Murakami et *Les années avec Laura Diaz*, de l'écrivain mexicain Carlos Fuentes.

Le dernier film que vous avez vu ?

Des immigrés embarqués dans *La Pirogue*, filmés par Moussa Touré entre Dakar et les Canaries (Cinémathèque suisse, festival Cinémas d'Afrique).

Si vous étiez une musique ?

Une chanson de Serge Reggiani.

Un festival ?

For Noise à Pully, où j'ai vu récemment Patti Smith.

Votre plus grande peur ?

Que la bêtise et la méchanceté dominent définitivement le monde et l'humanité... On est déjà bien avancés...

Un prochain défi ?

Un cours de suisse allemand au Centre de langues.



Dominique Hauser, coresponsable de programmation au Théâtre La Grange de Dorigny. F.Imhof@UNIL (www.grangededorigny.ch)

Que ne faut-il pas rater dans la prochaine saison de la Grange ?

Le nouveau festival des étudiants Le Point. Virgule, et le spectacle *1984* d'après George Orwell.

Qui suis-je ?

concours



F.Imhof © UNIL

Vous avez été nombreux à reconnaître **Nicole Vouilloz** adjointe au CIG, Centre intégré gratuit de génomique, sur la base de trois mots clés. Frédéric Schütz, bioinformaticien à l'Institut suisse de bioinformatique (ISB) a remporté le tirage au sort.

Qui se cache derrière : CAILLOU – SUISSE-ALÉMANIQUE – SIMS ?

Merci d'envoyer vos suggestions à

uniscope@unil.ch

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureuse gagnante se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

Impressum ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | uniscope@unil.ch | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédaction **Renata Vujica (R.V.) + Sophie Badoux (S.B.) + Nadine Richon (N.R.) + David Spring (DS)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Proz** | Correcteur **Marco Di Biase** | Photo couv. **Felix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, nadine.zuercher@go-uni.com | A participé à ce numéro : **Patrice Fumasoli**

Les propos tenus dans *l'uniscope* n'engagent que leurs auteurs-e-s.

